

en ligne en ligne

BIFAO 13 (1917), p. 169-173

Charles Kuentz

Un cas d'abréviation graphique en copte.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710922	Athribis X	Sandra Lippert
9782724710939	Bagawat	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960	Le décret de Saïs	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	Tebtynis VII	Nikos Litinas
9782724711257	Médecine et environnement dans l'Alexandrie	Jean-Charles Ducène
médiévale		
9782724711295	Guide de l'Égypte prédynastique	Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant
9782724711363	Bulletin archéologique des Écoles françaises à	
l'étranger (BAEFI	Ξ)	
9782724710885	Musiciens, fêtes et piété populaire	Christophe Vendries

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

UN CAS D'ABRÉVIATION GRAPHIQUE

EN COPTE

PAR

M. CHARLES KUENTZ.

M. Mallon, dans son intéressante grammaire du dialecte bohaïrique ⁽¹⁾, au chapitre de l'article, après avoir parlé de l'article défini et de ses deux formes π(φ) et π₁, π(φ) et -}, ajoute (page 25, § 43, 2°):

«Pour éviter toute équivoque, on dit :

ф-иот le père п-иот l'orge ф-иом la mer п-иом le récipient du pressoir. »

Il y a donc opposition entre la forme φ que prend, dans la première série, l'article défini, et la forme π qu'il prend dans la seconde. Cette opposition, que M. Mallon a eu le mérite de signaler, pose un petit problème et demande à être expliquée. M. Mallon a tenté, assez ingénieusement, de résoudre la difficulté. D'après lui, comme on vient de le voir, si les Coptes de Basse-Égypte ont prononcé et écrit πιωτ et non φιωτ pour dire «l'orge», et πιομ au lieu de φιομ pour désigner «le récipient du pressoir», c'était « pour éviter toute équivoque» : en d'autres termes, ils voulaient simplement distinguer, d'une manière pratique, ces deux substantifs de ceux qui signifiaient «le père» et «la mer».

Mais cette explication, toute ingénieuse qu'elle est, n'en soulève pas moins certaines difficultés. Et d'abord, une difficulté commune aux deux cas envisagés, à celui de πιωτ et à celui de πιω. Il est un phénomène bien connu en bohaïrique (2): c'est l'aspiration de l'article π ou τ en φ ou ω devant un

(1) A. Mallon, Grammaire copte, 2° édition, Beyrouth, 1907.

(?) M. Mallon le signale lui-même — quoi-Bulletin, t. XIII. que d'une façon insuffisamment précise en ce qui concerne oy et 1 — en son paragraphe 41.

22

mot commençant par s ou par une sonante consonne (1). Dans φ-ιωτ «le père» (ph-iōt), l'aspiration est donc régulière. Elle devrait exister de même devant le nom de l'«orge», dont l'initiale est identique : iōt. Et, quel que soit le sens du mot ιομ, il faudrait dire indifféremment φ-ιομ (ph-iom). Pourquoi donc ces π- irréguliers? Leur anomalie ne laisse pas de paraître un peu suspecte dès l'abord, puisqu'elle se heurte à une loi phonétique.

D'autre part, le cas de mot, considéré isolément, ne laisse pas de soulever une nouvelle difficulté. Dans leur désir que le mot signifiant l'« orge » ne se confondit point avec celui signifiant « le père », les Coptes, d'après M. Mallon, auraient arbitrairement distingué mot et plot: mais en fait cette distinction aurait eu pour unique résultat de les rejeter de Charybde en Scylla. Comme M. Loret a eu l'amabilité de me le faire spirituellement remarquer, en voulant éviter une confusion, ils en auraient simplement provoqué une autre : mot « l'orge » n'a rien qui le distingue de mot « la graisse » (m-ot).

Ce dernier mot nous fait souvenir que le bohaïrique connaît deux articles définis différents : l'article «faible» п-ф, т-о, et l'article «fort» пі, †. Les conditions sémantiques de la répartition de ces deux articles ne sont pas encore très claires dans le détail. Mais il semble bien que « l'orge » devrait prendre l'article m et non n, puisque, par exemple, on dit miadoai «le raisin», TIKENTE «la figue» et que, d'une façon générale, les noms de végétaux ou d'animaux reçoivent l'article fort. Ainsi, dans la Scala Magna de Schamsar-Riâsah (livre IV, chap. хүш, 3° plante) on trouve пифт comme équivalent de l'arabe الشعير «l'orge» (2). Cette forme much fournie par la Scala nous est précieuse : elle seule en effet est conforme aux habitudes grammaticales et phonétiques du copte de Basse-Égypte. La forme couramment rencontrée dans les textes, mor, contredit au contraire ces habitudes. Et l'idée suivante nous vient alors à l'esprit : nior, et par suite aussi niom, ne seraient-ils pas des licences d'écriture pour mor et mom? Est-il possible de découvrir par ailleurs des faits qui autorisent à croire que oui et qui donnent une base à cette hypothèse?

⁽¹⁾ C'est-à-dire: M, N; X, P; OY et 1 consonnes (u, i).

(2) Édition V. Loret (dans les Annales du Service des Antiquités, t. I, 1899), plantes, n° 332.

Or M. Sethe, dans un passage de son Verbum (1), s'exprime comme suit : «L'habitude de n'écrire qu'une fois deux consonnes semblables en contact immédiat s'étend même à des mots composés. C'est ainsi que l'on trouve :

```
C2C2MC pour C2C2-2MC «cueillir des épis» (Zoega, 624).

ΦΟΥΦΩΤ pour ΦΟΥ-ΟΥΦΩΤ «vénérable» (Zoega, 276).

ΦΕΝ2ΗΤ pour ΦΕΝ2-2ΗΤ «tourner le cœur» (Peyron, 264).

ΦΑΥΟΤ24 pour ΦΑΥ-ΟΥΤ24 «ils le répandent» (Zoega, 211).

ΝΤΑΥΟΧΠ4 pour ΝΤΑΥ-ΟΥΟΧΠ4 (Sir. 10, 16; Zoega, 101).

ΤΝΑCΦΤΜ pour ΤΝ-ΝΑ-CΦΤΜ «nous entendrons».

ΕΤCHY pour ΕΤΤCHY «ivre».

ΜΝΤΗ pour ΜΝΤ-ΤΗ «quinze».

CΟΥΑ pour CΟΥ-ΟΥΑ «premier jour du mois».

ΝΟΥΦ pour ν-ΟΥ-ΟΥΦ «d'une annonce» (Sap. 5, 9), etc.
```

Des exemples comme C2C2MC s'adaptent on ne peut mieux à la formule de M. Sethe. Mais le second et les deux derniers exemples cités par lui ne relèvent pas du tout de la même explication : ils constituent évidemment un cas différent, indûment confondu avec l'autre. En effet, dans φογωφτ «vénérable», on ne peut soutenir qu'il y ait en contact direct deux ογ «consonnes»: φογωφτ est pour φογ-ογωφτ («digne d'être vénéré»), c'est-à-dire šu-uōšt; le premier ογ est donc voyelle, le second seul consonne. De même, dans coγa «le premier jour du mois», nous avons affaire à la succession : sonante voyelle + sonante consonne : coγa est en effet pour coγ-ογa, c'est-à-dire su-ua. Enfin, le cas de ñογω «d'une annonce» est identique : il faut lire «n-u-uō.

Nous voici donc amenés à nous rendre compte que, là où une même sonante se présente successivement sous sa forme vocalique et sous sa forme consonantique, les Coptes pouvaient ne l'écrire qu'une fois.

Ce fait, de nouvelles preuves nous viennent par ailleurs le confirmer. En voici quelques-unes, au hasard :

```
1° Pour le sahidique : 
ν̄ογοειω = ν̄-ογ-ογοειω *n-u-uois* « une fois » (Zoega, 319).
```

(1) Kurt Sethe, Das ægyptische Verbum im Altaegyptischen, Neuaegyptischen und Koptischen, t. I, \$ 57.

22.

----- (172)·c---

оуащ ммінє à côté de оуоуащ ммінє (u-uas) « ϖ от $\alpha\pi$ os, quantus, cujus modi » (Matth. VIII 27, Tuki 111, Pan. 327 (1)).

oie à côté de oieie (ğije) « caper, hadus ».

оуроме йфоуаф pour й-фоу-оуаф vir desiderandus » (2).

2° Pour le bohairique :

Le même mot 122 « champ » se rencontre dans les composés suivants, en un même texte et à peu de distance :

ппастотни pi-jah-ššēn الغابع «la forêt» (3).

תואבאסאו à lire évidemment pi-jah-aloli וואכס «le vignoble » (4).

De même, la variante boh. Oyau à côté de sah.-boh. Oyau « albus esse » (5) représente sans doute une forme unas reposant sur le processus ubas > uvas > uvas.

On pourrait multiplier les exemples. Il suffit d'avoir attiré l'attention sur le fait : il est en lui-même assez curieux, et d'ailleurs il va nous donner, maintenant, la solution du petit problème auquel tout à l'heure nous nous heurtions.

En effet, puisque les Coptes ont l'habitude d'écrire par un seul signe graphique la suite phonétique : sonante voyelle + sonante consonne, il n'y a plus aucune difficulté à considérer mor et mon comme de simples imperfections ou licences d'écriture : ce sont de pures abréviations orthographiques, et nous devons lire et prononcer, en fait : pi-jōt et pi-jōm.

De cette petite discussion il résulte que la graphie copte n'est pas parfaite et qu'au moins sur ce point de détail elle laisse à désirer. Remarquons-le d'ailleurs: nous avons affaire ici non pas à une règle fixe, mais bien à une licence d'orthographe, comme le prouvent les variantes (6), plus exactes, où nous trouvons la sonante écrite deux fois de suite. L'orthographe intégrale existe à côté de l'« haplographie».

Il faut se hâter d'ajouter que cette imperfection de la graphie copte lui est

⁽¹⁾ D'après Peyron, Lexicon Coptico-Latinum, p. 14.

⁽²⁾ Ibid., p. 285.

⁽³⁾ Schams ar-Riâsan, Scala Magna, IV, xvi (édit. V. Loret, Plantes, n° 3).

⁽⁴⁾ Ibid. (édit. V. Loret, Plantes, n° 72).

⁽⁵⁾ PEYRON, op. cit., p. 141.

⁽d) Par exemple, πιωτ de la Scala à côté de la forme usuelle πιωτ; σιειε à côté de σιε; ογογλω à côté de ογλω.

commune avec beaucoup d'autres systèmes graphiques. C'est, en esset, le défaut général et pour ainsi dire inévitable de toutes les écritures qui ne possèdent qu'un seul signe pour chaque sonante, signe servant à la désigner aussi bien comme voyelle que comme consonne. Le représentant, v. g., de l'indoeuropéen *potrijos « paternel » s'écrit en sanscrit védique pitryal, en grec várpus, en latin patrius: mais ces graphies correspondent en réalité aux prononciations pitriyal, pátrijos, patrijus (1).

CHARLES KUENTZ.

Dijon, 30 novembre 1916.

NOTE COMPLÉMENTAIRE.

M. Loret a l'amabilité de me communiquer le fait suivant, qui vient corroborer utilement les conclusions de cette petite étude. La grammaire copte de Samannûdì contient toute une série de mots à bien distinguer et de formes à ne pas confondre; en voici l'une (2):

пифт	الشعير	("l'orge").
φιωτ	الاب	(« le père »).
пшт	الشحم	(« la graisse »).

L'auteur a bien soin d'écrire, en toutes lettres, mor, pour éviter la confusion avec mor. C'est très significatif de sa part.

⁽¹⁾ Cf. K. Brugmann, Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes, trad. française, Paris, 1905, \$ 148 et Remarque.

⁽²⁾ Grammaire publiée par Kircher, Lingua wgyptiaca restituta, Romæ, MDCXXXXIIII; f. 12, yerso.